

DANSE. Au Kunsten Festival des Arts, le Japonais Saburo Teshigawara et sa compagnie Karas livrent d'étourdissantes «sculptures de l'éphémère».

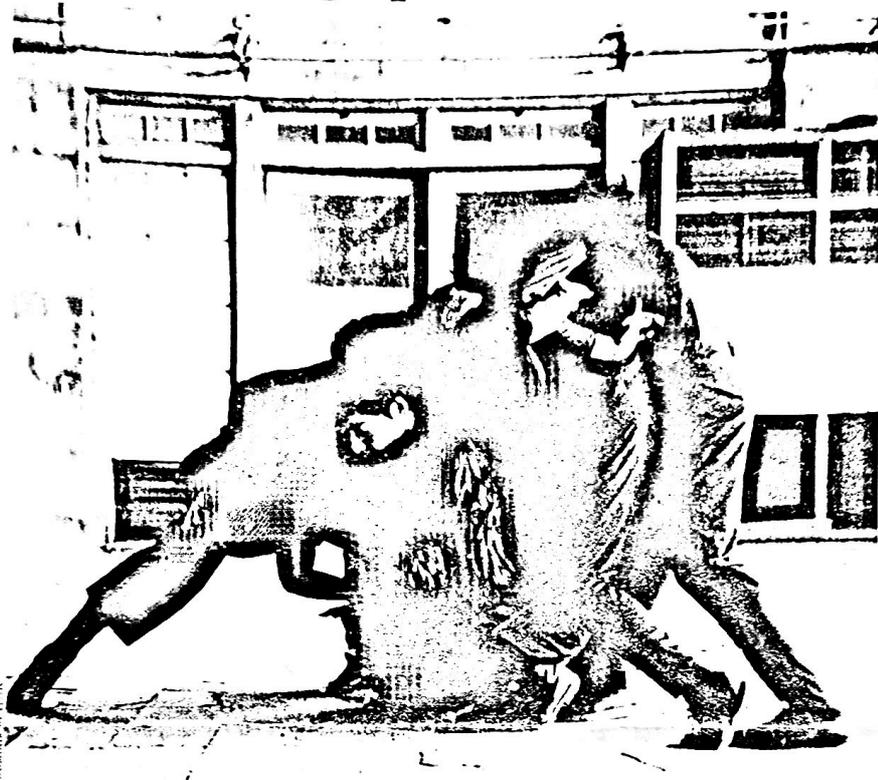
Un «Corbeau» japonais à Bruxelles

Kunsten Festival des arts,

à Bruxelles, jusqu'au 1^{er} juin; Karas, à l'Espace Temps, le 20 à 20h30; Jan Ritsema à la Maison du spectacle-la Bellone; 21 et 22 mai à 22 heures; tél.: 32 (0) 2.512.74.50.

La Biennale de danse de Charleroi à peine achevée, c'est le Kunsten Festival des arts qui éclate dans tout Bruxelles. On peut se demander s'il est judicieux de faire se succéder la même année ces deux festivals, d'autant que le Kunsten devient lui aussi biennal... Mais revenons à la troisième édition du Kunsten qui n'a rien perdu de sa faculté à faire se catapulter les genres et qui produit ou coproduit neuf créations sur les dix-sept spectacles invités.

Côté danse, on a eu la bonne surprise de découvrir la nouvelle création du Japonais Saburo Teshigawara et de sa compagnie Karas («corbeau»). On l'a surnommé «sculpteur de l'éphémère» puisqu'il travaille sur l'immatériel, l'imperceptible. On l'a encore appelé le «Forsythe japonais», sans doute parce que, comme le chorégraphe du Ballet de Francfort, il vient du ballet classique, il règle lui-même la scénographie et les lumières de ses spectacles et il s'interroge sur la notion de vitesse (il a d'ailleurs collaboré avec le Ballet de Francfort pour *White Clouds under The Heels*). Mais là s'arrête la comparaison car le travail de Teshigawara est singulier et japonais, même si on ne peut le rapprocher de la tradition du no ou du



La compagnie japonaise Karas. Rien ne dure, de cassure en rupture, rien n'est de face, de diagonale en latérale.

contemporain butoh. C'est comme si ce chorégraphe, également plasticien, auteur de livres de dessins, de poèmes, de photographies, avait digéré nombre de références pour nourrir son projet en constant mouvement, au-delà du style. Celui-ci se révèle dans *I Was Real-Documents*, plus encore que dans le métallique et percutant *Nojact* présenté au dernier Festival d'Avignon. Tout commence par une

scène presque théâtrale ou lyrique. Deux personnages, dont on ne sait s'ils sont acteurs ou chanteurs, se tiennent immobiles dans la masse de leurs cheveux ou de leur pelisses. Un frémissement gagne un corps jusqu'au tremblement. L'homme s'approche du bord du plateau et chute hors du cadre de la scène. Toujours dans le noir et blanc, quatre jeunes hommes transforment le jeu de la chaise musicale en

casquette musicale. Une apparition blanche surgit au lointain. Fantôme de chair et d'os qui interprète un solo où la fluidité va de pair avec la dislocation, où les courses se font à l'arrière. Il y a un refus du corps à aller de l'avant. C'est presque une constante dans le langage de Teshigawara: les avancées nées s'exécutent jamais de face en ligne droite, mais par la diagonale ou latéralement. Cette façon

d'avancer, qui rappelle bien des danses sacrées, crée un dialogue de côté avec le spectateur. Il y a d'autres particularités qui excitent le regard. Le corps du danseur semble a priori placé, presque décontracté sur son axe vertical, mais il est constamment sollicité par des parasites qui émaneraient de lui et qui viendraient altérer la «belle danse», comme des grains d'impureté.

Tout est millimétré dans la construction volontairement éclatée en tableaux, dans le choix des couleurs, dessous, dans la gestion du temps. Les quatuors, les trios sont régulièrement perturbés par une boule d'énergie qui de l'air sur la scène en une rapide traversée. Le temps s'accélère, se précipite. Rien ne s'installe jamais vraiment, ni ne dure. Saburo Teshigawara manie l'art de la cassure, de la rupture. Cette écriture de l'urgence à dépasser la violence qui ravage les corps, a pour effet d'inscrire chaque danse-tableau en mémoire. La vitesse engendre la peur de l'oubli. Peur d'oublier un ballet de bras mouvant comme des algues alors qu'un couple s'enlace immobile (un des rares touches pendant l'heure et demie de spectacle). Même crainte de ne pas mettre en mémoire

deux solos successifs où les danseurs utilisent la voix, non pas pour introduire la parole mais pour lancer un appel, un cri qui s'en va tourner dans les montagnes. Comme libéré par ce cri, le danseur se livre alors à une sorte de danse de possession.

Dans ce spectacle où l'on chercherait vainement le centre sur le plateau, le centre du corps mais aussi un seul centre d'intérêt puisque tout est égal (le son équivaut à la danse, la danse équivaut à l'image...), Saburo Teshigawara et ses danseurs aux personnalités très différentes proposent une danse farouche qui rôde autour du mot transe et du préfixe trans.

Le Kunsten Festival des arts programmait également deux solos qui ne feront pas date mais qui expriment l'irréfragable soif de danse. La cinquantaine passée, le metteur en scène hollandais Jean Ritsema s'est projeté sans ménagement dans le *Quatuor pour la fin du temps*, écrit par Olivier Messiaen en 1941 pendant son emprisonnement en Silésie. Malheureusement, il a dû renoncer à cette musique, le compositeur n'ayant jamais consenti de son vivant à ce que sa musique à caractère religieux soit utilisée à d'autres fins que purement musicales. Il a donc choisi plusieurs œuvres musicales (Berg, Webern, Bach, Malher, Ives) pour appuyer le propos de son solo *Pour la fin du temps*. Il y parle tout à la fois de l'entrée dans le sommeil et dans l'extase. Derrière tourneur avec des paumes qui cherchent le ciel comme le tournesol le soleil, il est littéralement transporté par sa danse. Son corps de non-danseur n'y peut rien, il doit danser. C'est touchant et cela repose la question: à qui appartient la danse, qui la possède?

David Kern, danseur chez William Forsythe, lui, la possède d'une manière professionnelle et pourtant son solo révèle la même soif de danse. Dans *Great Symphony in C Major* (Schubert), il s'est senti une âme d'abeille butineuse. C'est frais mais aussi trop personnel (peu chorégraphié) pour concerner le public. C'est une des questions que soulève le Kunsten Festival des arts, celle de la fragile frontière entre individualité et singularité ●

M.-C. VERNAY